

## La problématique du « mariage d'amour » dans *Horace* de George Sand

INADA Keiko

### Introduction

Dans les grands débats sociaux des années 1840-1845, George Sand a écrit des romans socialistes qui participent à l'effervescence utopique précédant la révolution de 1848. Selon Michel Hecquet, dans les romans socialistes, « Sand a montré ou formulé des aspects de 'la question sociale' posée dans la France contemporaine, en mettant en scène des ouvriers et des paysans dans des rôles valeureux et, souvent, problématiques<sup>1</sup> ». Mais dans ces œuvres écrites entre 1840 et 1845, on retrouve un thème qui traverse l'œuvre sandienne tout entière : celui de la « mésalliance ». En décrivant les diverses difficultés résultant de la mésalliance, il est évident que Sand, comme l'ont fait certains autres écrivains de l'époque, envisageait d'introduire une dimension sociale dans ses récits.

Un de ces romans socialistes, *Horace* (*La Revue indépendante*, du 5 novembre au 5 mars 1842), qui évoque le soulèvement du peuple parisien en 1832, représente particulièrement la vie quotidienne des classes sociales soi-disant inférieures, l'inégalité entre hommes et femmes et le grand fossé entre les pauvres et les riches sous l'effet de la généralisation rapide du capitalisme industriel. Il serait donc intéressant de fixer notre attention sur les démêlés de George Sand avec François Buloz, directeur de la *Revue des deux Mondes*, à propos de la publication d'*Horace*. Car, malgré le contrat, Buloz, qui avait publié ses romans depuis *Le Secrétaire intime* (1834), a refusé la sortie d'*Horace*. La lettre de Buloz datée du 3 octobre 1841, nous montrera l'opposition entre la romancière et le directeur. Il écrit à George Sand :

Je persiste à croire que vous pourriez, sans faire violence à vos convictions et à votre honneur, faire les modifications que je vous demandais, car vous n'avez pas écrit ce

roman (il est vrai que je n'en connais pas la fin) uniquement pour célébrer les idées d'insurrection et de communisme. Vous n'êtes pas communiste, j'espère ; du moins jusqu' à *Horace*, je n'en avais pas vu trace dans vos écrits<sup>2</sup>.

Il semble que le directeur de *La Revue des deux Mondes* s'effraie des idées « communistes » développées par George Sand. Buloz exige de la romancière qu'elle apporte des modifications à son œuvre. Cependant, elle refuse fermement l'exigence de Buloz. George Sand se brouille finalement avec lui. Dès lors, afin de publier ce que le directeur de la *Revue des deux Mondes* rejette catégoriquement, George Sand, Louis Viardot et Pierre Leroux créent une nouvelle revue : c'est là la *Revue indépendante*. Il s'ensuit que la publication d'*Horace* en feuilleton commence dès le premier numéro de la *Revue indépendante*, daté du 1<sup>er</sup> novembre 1841. Comment, dans ce contexte, George Sand décrit-elle les problèmes de la famille, unité de base de la société, à travers le récit du mariage « problématique » ? Tout en analysant la situation domestique de l'héroïne d'*Horace*, ouvrière Marthe, nous récapitulerons d'abord les idées de George Sand à propos de l'autorité maritale et paternelle. Nous comparerons ensuite Marthe et Augustine, héroïnes d'*Horace* de Sand et *La Maison du chat-qui-pelote* de Balzac, pour cerner l'essence des problèmes conjugaux et familiaux causés par le mariage d'amour. Ce travail aboutira à mettre en évidence la conception du mariage de George Sand et son rapport aux idées reçues de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle sur le mariage.

## I. L'éclatement de la famille

C'est dans le Paris de 1831 qu'évoluent les héros d'*Horace*. George Sand fait un tableau extrêmement fidèle de la réalité sociale, économique et politique de ces débuts de Monarchie de Juillet. Paul Arsène, Laravinière, Horace et Théophile se rencontrent au quartier latin où étudiants, grisettes, ouvriers et bourgeois se côtoient : Paul et Laravinière sont issus du prolétariat, mais, Horace et Théophile sont des petits bourgeois. Le narrateur de ce récit est Théophile, étudiant en médecine. Il raconte les jours mouvementés d'un de ses amis : Horace. Sa narration est centrée sur l'amour entre Horace et Marthe. La fonction de Marthe est de révéler la réalité de la femme du peuple. La majorité des femmes, celles du peuple, méritent

notre attention pour la raison que « écrasées par la lourdeur de leur tâche, trop tôt usées, elles sont au centre d'une formidable mutation économique qui en fait souvent des enjeux, voire des victimes<sup>3</sup> ». Ici, il convient donc de considérer l'héroïne, Marthe ; sa vie montrera au lecteur les problèmes sociaux et domestiques de la France des années 1830.

La description de la famille de l'héroïne rend compte des réflexions que les problèmes de la misère et le vice du peuple font apparaître dans la société industrielle. *Horace* accentue l'image du prolétaire, contrairement au *Compagnon du Tour de France* (annoncé par la BF le 12 décembre 1840, chez Perrotin) dans lequel la romancière a tenté de réhabiliter le peuple en prenant le contre-pied des clichés et stéréotypes qui habituellement le caricaturaient. Tout en retraçant les premiers jours de sa vie, Marthe évoque à Théophile la cruauté et le despotisme de son père pauvre :

Mon père était un ouvrier pauvre et chagrin, qui cherchait dans le vin, comme tant d'autres, l'oubli de ses maux et de ses inquiétudes. Vous ne savez pas ce que c'est que le peuple, Monsieur ! non, vous ne le savez pas ! C'est dans le peuple qu'il y a les plus grandes vertus et les plus grands vices. [...] Il se plaignait sans cesse, avec des juréments et des imprécations, de l'inégalité des fortunes et de l'injustice du sort. Il n'était pas né paresseux ; mais il l'était devenu par découragement, et la misère régnait chez nous. [...] Ma mère mourut jeune par suite des mauvais traitements de son mari. J'étais alors enfant. Je sens vivement sa perte, quoique j'eusse été la victime sur laquelle elle reportait les outrages et les coups dont elle était abreuvée<sup>4</sup>.

Ce que souligne George Sand, c'est que le mécanisme de la société est la source du mal du peuple. Le père de Marthe incarne un certain type de prolétaire. À travers le malheur de la fille du peuple, George Sand remet en question le rapport hiérarchique établi entre les classes sociales et entre les sexes. C'est-à-dire que l'ouvrier, qui est hiérarchiquement et économiquement opprimé dans la société, dans sa maison, tyrannise inversement les faibles, femmes et enfants.

Mais dans *Horace*, le père ne figure que dans le dialogue entre Marthe et le narrateur ; car l'héroïne fuit le foyer paternel avec son amant, M. Poisson. Bien que Marthe crût avoir

trouvé un nouveau protecteur certain, son jugement allait se révéler erroné :

La douceur exceptionnelle que j'avais acquise dans une vie si contrainte et si dure, encouragea et poussa rapidement à l'excès les instincts despotiques de mon nouveau maître. Je les supportai avec une résignation que n'auraient pas eue des femmes mieux élevées. J'étais en quelque sorte blasée sur les menaces et les injures<sup>5</sup>.

Pour Marthe, M. Poisson n'était qu'un second maître : elle a seulement changé de tyran. Ainsi, la fuite de Marthe se répète-t-elle. Personne ne peut nier que Marthe est toujours menacée par son père ou ses amants, c'est-à-dire, l'autorité masculine. Il en va de même pour Horace, étudiant en droit qu'elle aime passionnément. Outre la jalousie et l'égoïsme d'Horace, la misère tourmente l'héroïne. Ce n'est pas son amant mais Théophile qui s'aperçoit de la transfiguration de Marthe. Lorsqu'elle est venue voir Théophile après une longue période de silence, il crie, étonné du changement sombre qui s'est opéré en elle : « pauvre Marthe ! vous êtes maigrie<sup>6</sup> ». La vie misérable l'a privée de sa beauté. Tout en dépeignant l'apparence pitoyable de Marthe, la romancière nous montre sans voile le malheur de l'ouvrière qui opère plus sûrement dans un cadre de vie médiocre et stagnant.

Le portrait de Marthe nous évoque le personnage de Fantine des *Misérables* que décrit Victor Hugo. Elle est une femme du peuple qui s'abaisse jusqu'à se prostituer pour nourrir sa fille. C'est à cause de Tholomyès, étudiant de Paris qui a abandonné sa maîtresse enceinte que Fantine atteint cet état misérable. Mais comme Fantine, qui est poursuivie par l'implacable fatalité, un événement change radicalement la vie de Marthe : elle aussi a un enfant. Il semble que Marthe conçoit que cela irrite son amant. La paternité répugne de fait à Horace. Il s'en plaint à Théophile :

Mais moi, que ferais-je d'un enfant ? à mon âge, avec ma misère, mes dettes, et mes parents qui seraient indignés ! Avec quoi le nourrirais-je ? avec quoi le ferais-je élever ? Sans compter que je déteste les marmots, et qu'une femme en couches me représente l'idée la plus horrible ! [...] Me voilà père, je suis perdu<sup>7</sup> !

L'égoïsme d'Horace se dévoile devant le lecteur. Quoique l'auteur essaie d'expliquer son

état mental en nous montrant la position délicate de l'étudiant, il est clair que sa paresse est cause de la condition misérable de Marthe. Horace ne cherche pas un emploi et, en outre, ne permet pas de gagner assez d'argent pour faire vivre sa maîtresse. Le narrateur parle ironiquement de la faiblesse de jugements d'Horace : « [...] il jouait avec Marthe comme un enfant ou comme un chat avec un objet inconnu qui l'attire et l'effraie en même temps<sup>8</sup> ». Finalement, Marthe, qui a été totalement fatiguée de se quereller avec Horace, prend la décision de se séparer de lui.

L'héroïne d'*Horace* est, pour ainsi dire, une fugitive : Marthe erre tout en cherchant un asile. Pour elle, la fuite signifie la volonté de vivre sans assistance d'autrui, alors qu'elle ne peut pas gagner sa vie sans une aide financière masculine.

## **II. La problématique du « mariage d'amour » chez Sand et Balzac : *Horace* et *La Maison du chat-qui-pelote***

À la différence des autres romans socialistes sandiens, qui représentent constamment les défauts du mariage d'argent et la réalisation de la mésalliance, la romancière rapporte, dans *Horace*, le malheur de la femme causé par le mariage d'amour. Au sujet d'un tel malheur, il serait possible d'évoquer également le couple formé par Augustine et Théodore, décrit par Balzac dans la première scène de *La Comédie humaine, Maison du chat-qui-pelote* (1829). Il paraît donc intéressant de commencer par analyser dans cette partie un trait commun entre l'héroïne du roman sandien, Marthe, et celle du roman balzacien, Augustine. La comparaison entre ces deux romans nous permettra d'éclairer un nouvel aspect du mariage d'amour et une différence fondamentale de la conception du mariage entre deux écrivains contemporains, Sand et Balzac.

En premier lieu, prenons en considération l'amour entre Théodore de Sommervieux, fils d'un noble, et Augustine Guillaume que Balzac décrit minutieusement dans *La Maison du chat-qui-pelote*. Bien que ces amoureux se marient avec passion au début du roman, la différence de classes sociales entre eux pose problème dès leur mariage. C'est la foule qui discute du bien-fondé de ce mariage. Le père d'Augustine, M. Guillaume, entend que ses voisins parlent de la famille Guillaume en comparant le brillant mariage d'Augustine avec

celui de l'aînée, Virginie, plus modeste :

Il entendit quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de Mlle Virginie qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide, et restait fidèle au quartier ; tandis qu'ils lancèrent quelques brocards suggérés par l'envie sur Augustine qui épousait un artiste, un noble ; ils ajoutèrent avec une sorte d'effroi que, si les Guillaume avaient de l'ambition, la draperie était perdue<sup>9</sup>.

Virginie épouse le commis du magasin de son père, Joseph Lebas, tandis qu'Augustine se marie avec un noble. Le mariage entre Augustine et Théodore est tout d'abord une mésalliance sociale. Dès lors, les petits bourgeois, qui habitent au quartier Saint-Denis, critiquent instinctivement Augustine, et pourtant apprécient Virginie. L'envie de la noblesse leur cause une vive contrariété. Cependant, on peut dire que le sujet de *La Maison du chat-qui-pelote* est centré comme celui d'*Horace* sur la « mésalliance intellectuelle<sup>10</sup> » plutôt que sur la mésalliance sociale. Tout au long de ce roman, Balzac exprime un point de vue personnel et critique à l'égard de la mésalliance intellectuelle. Par exemple, lorsque Augustine veut épouser Théodore, le romancier introduit adroitement le préjugé de M. Guillaume contre un tel mariage d'amour dans le texte :

M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe ; [...] il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre [...]<sup>11</sup>

Il semble que, pour Balzac, la supériorité hiérarchique entraîne directement un ascendant intellectuel. Après le mariage, Théodore de Sommervieux, artiste peintre de talent, souffre du fossé entre l'enthousiasme esthétique et la passion amoureuse en découvrant l'ignorance de sa femme petite bourgeoise. Sur ce point, les actions des romans de Sand et de Balzac s'opposent essentiellement. Car, dans les romans sandiens, la différence sociale et intellectuelle entre les amoureux ne constitue pas ordinairement l'obstacle au mariage. Plus précisément encore, George Sand y décrit des ouvriers aussi intelligents que les nobles,

excepté l'ouvrière Marthe.

En tout cas, comme Eugénie, meilleure amie de Marthe, devine la discordance morale entre Marthe et Horace, M. Guillaume, porte-parole du romancier, malgré ses jugements étroits et drôles, prédit avec justesse le malheur que cause cette mésalliance intellectuelle à sa cadette :

[...] un mari qui parlait grec et la femme latin risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine<sup>12</sup>.

Selon une leçon singulière, mais raisonnable de M. Guillaume, la soie représente bien sûr Théodore de Sommervieux, et la laine désigne Augustine. En utilisant à plusieurs reprises un tel proverbe au début du roman, Balzac suggère l'échec de la vie conjugale de l'héroïne. Comme cette suggestion, l'infidélité de Théodore blesse si vivement Augustine, pure et simple, qu'elle meurt jeune.

Le dénouement tragique de la vie conjugale a pour cause deux éléments : l'infidélité du mari et l'ignorance de la femme. Quoique le héros et l'héroïne d'*Horace* ne se marient pas finalement, ces éléments problématiques apportent une « faille définitive » commune dans l'amour du couple Augustine-Théodore. Mais ce qu'il convient de remarquer particulièrement dans *la Maison du chat-qui-pelote*, est que Balzac décrit comment le mari talentueux s'ennuie avec sa femme ignorante et lui fait des infidélités. Bien que Théodore de Sommervieux franchisse les obstacles matériels qui les séparent en vue d'épouser Augustine, il ne peut pas supprimer les barrières spirituelles et invisibles entre eux après le mariage. La cruelle réalité apparaît aux yeux de ce couple :

Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs ; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux<sup>13</sup>.

L'« insurmontable distance » ainsi produite par la mésalliance devient le germe du drame qui se dessine dans la vie conjugale. Afin de fuir de la réalité, c'est-à-dire, sa femme simple et ignorante, le peintre Théodore de Sommervieux se réfugie dans le calme et le silence de son atelier. Son regard passionné se porte non pas sur Augustine mais sur la duchesse de Carigliano. Le romancier dépeint soigneusement l'état de la femme du peintre qui se désole profondément lors de la découverte de l'infidélité :

Elle pleura des larmes de sang, et reconnut trop tard qu'il est des mésalliances d'esprit aussi bien que des mésalliances de mœurs et de rang<sup>14</sup>.

Balzac souligne à plusieurs reprises le malheur de la femme causé par la mésalliance intellectuelle. Celle-ci est présentée comme une « conséquence inéluctable des discordances sociales<sup>15</sup> ». Il nous apparaît que son analyse de la mésalliance est plus concrète que celle de Sand fait de l'importance à la réalisation de la mésalliance sociale ; car il est possible que Balzac décrive les problèmes du couple après le mariage. De toute façon, à la différence de nombreux couples des romans sandiens, Augustine et Théodore ne peuvent pas combler l'écart entre eux. Il est toutefois intéressant que la fille du boutiquier essaye de s'élever jusqu'à son mari noble :

[...] Mme de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes ; mais en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de la nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. [...] Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance s'opposèrent à la complète émancipation de son intelligence<sup>16</sup>.

Même si Augustine obtient le titre de noblesse en épousant le fils du chevalier de Sommervieux, les mœurs, les habitudes et le caractère très bourgeois s'enracinent profondément dans la vie quotidienne de la fille du boutiquier. L'esprit individuel reflète fidèlement l'esprit stéréotypé de chaque milieu social ; Augustine ne se dégage pas donc des valeurs de la bourgeoisie au cours de son parcours.



La femme inférieure ne possède pas une puissance égale à celle de l'homme de talent. En ce qui concerne ces relations entre les deux sexes, nous pouvons nous rappeler quelques lignes significatives des *Mémoires de deux jeunes mariées* que Balzac a décrites en 1842 afin de mettre en évidence un des rôles des femmes qui vivent dans le foyer. Renée, une des héroïnes de ce roman, débat sur le mariage écrit à son amie, Louise :

Si les conditions varient selon les lieux, elles varient bien davantage selon les caractères. La femme d'un homme de génie n'a qu'à se laisser conduire, et la femme d'un sot doit, [...] prendre les rênes de la machine si elle se sent plus intelligente que lui<sup>17</sup>.

Le romancier signale ainsi que les conditions de la femme dépendent en grande partie des caractères de l'homme. Dans le cas de *la Maison du chat-qui-pelote*, c'est le mari talentueux, Théodore, qui exerce une influence considérable sur la vie conjugale.

Comme le héros dans *Horace*, Théodore éprouve une grande passion non pas pour la femme simple et ignorante, mais pour la femme supérieure dont la coquette duchesse de Carigliano est l'exemple. L'intelligence et la grâce de la sublime duchesse, née noble, fascine Théodore de Sommervieux. En créant un contraste évident entre la bourgeoise et la noble, Balzac met l'accent sur l'infériorité intellectuelle et mentale de la première. Lorsque la fille du boutiquier visite l'hôtel somptueux du faubourg Saint-Germain pour reprendre son mari à sa rivale, Balzac nous montre clairement les caractères opposés des deux femmes :

Augustine s'avança timidement. Au fond de ce frais boudoir, elle vit la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane en velours vert placée au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis moelleux d'une mousseline tendue sur un fond jaune. [...] Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, [...] Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à tout autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas! Je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame<sup>18</sup>.

De cette manière, Augustine demande du secours auprès de sa rivale en adoptant une position humble ; elle reconnaît la supériorité sociale et intellectuelle de la duchesse de

Carigliano. Une telle scène nous rappelle les paroles de Marthe qui est consterné par l'infidélité de son amant, Horace : « Cette femme-là du moins, [...] a pour elle l'intelligence, une brillante éducation, et toutes les séductions de la naissance, des belles manières et du luxe. Moi, je suis obscure, bornée, ignorante [...] »<sup>19</sup>. Comme l'héroïne de *la Maison du chat-qui-pelote*, Marthe aussi cède devant sa rivale, vicomtesse de Chailly.

En dernier lieu, dans *Horace*, le jeune bourgeois abandonne l'ouvrière Marthe ; dans *la Maison du chat-qui-pelote*, le peintre noble se dégoûte de la vie avec la petite bourgeoise Augustine. Les deux héros poursuivent des objectifs communs : la femme supérieure. Mais il convient de souligner ici que le sort de Marthe se distingue finalement de celui d'Augustine par son mariage heureux. À la différence d'Augustine qui meurt jeune après avoir souffert de la solitude, Marthe se sépare d'Horace et se marie avec Paul, ouvrier honnête. George Sand consacre plusieurs pages à la description de la relation conjugale de Marthe et de Paul :

Il sentait qu'un grand calme était descendu dans le cœur de Marthe, et qu'une grande force avait ranimé le sien propre, depuis que l'un et l'autre avaient un but indiqué. Celui de Marthe était d'assurer à son enfant, par son travail, les bienfaits de l'éducation ; celui d'Arsène était de l'aider à attendre ce résultat, sans entraver son indépendance et sans compromettre sa dignité<sup>20</sup>.

Il semble indéniable que, tout en mettant l'accent sur la relation égale entre ce couple, la romancière a tendance à approuver la décision de Marthe. Force est enfin de constater que, dans *Horace*, la « mésalliance » ne constitue pas un élément principal du cadre stratégique de George Sand. Ici, l'« indépendance de la femme » est un thème non négligeable pour la romancière. De fait, à travers la vie du père terrible et de l'amant égoïste, l'héroïne d'*Horace* est amenée à prendre son indépendance spirituelle et financière au cours de son parcours. D'autre part, dans *la Maison du chat-qui-pelote*, même si l'héroïne tombe dans le malheur domestique après le mariage, une telle indépendance est loin de sa pensée. Tout en épiant les moindres réactions de son mari, Augustine ne sait que supporter son malheur dans la maison. Cela nous incite à penser que contrairement à Marthe, Augustine ne finit pas par s'émanciper spirituellement et financièrement de son mari infidèle.

### III. Qu'est-ce que le mariage?

Chez George Sand, nombre d'héroïnes renoncent au mariage tel que l'a institué le Code Napoléon ; il s'agit de l'autorité maritale et paternelle qui pèse sur la femme et l'enfant. La romancière dénonce, par la bouche des personnages féminins, cette autorité absolue sur la famille. Il apparaît notamment que, dans ses premières œuvres, l'autorité maritale est l'objet de haine et de mépris. George Sand la condamne souvent en décrivant intensément la mentalité despotique des maris qui obligent leurs femmes à obéir à leurs ordres dans la maison. La douzième lettre d'un voyageur, adressée à Jean Nisard<sup>21</sup>, nous permettra de percevoir la position de la romancière concernant l'institution du mariage de ce temps-là. George Sand réplique ironiquement à la critique de Jean Nisard sur ses romans :

Ce que j'accepte pour complètement vrai dans votre jugement, le voici : « La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a été le but des ouvrages de George Sand. » Oui, monsieur, la ruine des *maris*, tel eût été l'objet de mon ambition, si je me fusse senti la force d'être un *réformateur* ; mais si j'ai mal réussi à me faire comprendre, c'est que je n'ai pas eu cette force, et qu'il y a en moi plus de la nature du poète que de celle du législateur<sup>22</sup>.

On pourrait dire que George Sand admet le point de vue critique de Nisard : « la ruine des maris, tel est l'objet de son ambition ». Mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'elle écrit avec vigueur dans cette lettre. Ce ne sont pas tous les maris, mais les hommes « despotiques et autoritaires » qui règnent sur la famille que George Sand condamne à travers ses romans. Par exemple, dans *Horace*, la critique de la romancière ne porte pas sur Paul Arsène, le mari équilibré et calme de Marthe. De cette manière, George Sand dénonce les maris qui possèdent, au nom du Code Napoléon, la puissance absolue dans la maison, en employant le mot « ruine des maris » qu'a utilisé Nisard pour insister sur ses idées. En ce sens, elle utilise le terme de « réformateur », car ce que la romancière réclame particulièrement est une réforme sociale.

Or, pour George Sand, qu'est-ce que le mariage ? Avant de nous pencher sur cette

question fondamentale, il paraît utile de porter notre attention sur la conception du mariage de Balzac à travers une lettre adressée à Mme Hanska. Selon la lettre de Balzac datée du 2 mars 1838, il semble que Sand et Balzac ont sérieusement discuté de grandes questions opposées : le mariage et la liberté. Cette lettre nous permettra d'interpréter objectivement la conception du mariage de George Sand et, en outre, d'éclairer la divergence de vues entre les deux écrivains. Balzac rapporte la discussion avec George Sand à Mme Hanska :

Et nous avons causé toute une nuit sur ce grand problème. Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage, elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout, puis que quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle, j'ai beaucoup gagné en faisant reconnaître à Madame Dudevant la nécessité du mariage ; mais elle y croira j'en suis sûr, et je crois avoir fait du bien en le lui prouvant<sup>23</sup>.

Remarquons que Balzac est tout à fait pour l'esclavage de la femme. À cet égard, la conception du mariage de Balzac est bien différente de celle de Sand ; car, comme nous l'avons examiné en citant une des *Lettres d'un voyageur*, George Sand poursuit toujours l'égalité des deux conjoints. Cela peut nous faire penser qu'une telle divergence de vues reflète plus ou moins la différence du déroulement de leurs romans dont nous indiquons quelques traits communs. Dans *La Maison du chat-qui-pelote*, la femme se montre constamment docile au mari, au contraire, dans *Horace*, elle s'émancipe finalement de l'autorité maritale et paternelle, c'est-à-dire, de la toute puissance masculine.

Dans une société française de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle où, sous l'influence du Code Napoléon, l'autorité masculine a été renforcée sur le groupe familial, George Sand dénonce le défaut du patriarcat et réclame l'égalité entre maris et femmes. Selon la remarque pertinente de Nicole Mozet, ce que George Sand appelle « égalité conjugale » comprend l'égalité de droits des deux époux et le partage de l'autorité paternelle<sup>24</sup>. Cela pourrait revenir à dire que, dans une telle société machiste, George Sand affirme une opinion radicale et particulière du fonctionnement de la famille et du mariage. Mais, dans une des *Lettres d'un voyageur*, George Sand exprime franchement sa propre opinion quant au mariage :

« Le désordre des femmes est *très souvent* provoqué par la féroacité ou l'infamie des hommes » ; [...] Pour en finir avec l'adhésion complète que je donne à vos décisions, je vous dirai qu'en effet cet amour que j'*édifie* et que je couronne sur les ruines de l'*infâme* est mon utopie, mon rêve, ma poésie. Cet amour est grand, noble, beau, volontaire, éternel ; mais cet amour, c'est le mariage tel que l'a fait Jésus, tel que l'a expliqué saint Paul [...] (souligné dans le texte)<sup>25</sup>

Pour George Sand, le mariage constitue, pour ainsi dire, une chose sacrée. Quoiqu'elle conçoive que cela soit romanesque et idéal dans la société réelle, elle souhaite et poursuit la réalisation de ce mariage dans sa fiction. Dès lors, les héros et les héroïnes sandiens franchissent les obstacles existant dans la société : la divergence parmi les groupes sociaux et familiaux ; les préjugés de classes, économiques et idéologiques ; les inégalités entre femmes et hommes, *etc.*

## Conclusion

Mais George Sand, est-elle la propagatrice d'une nouvelle conception du mariage ? Cette formule nous semble bien peu rendre compte des aspects variés de la romancière. Il est cependant certain que, à travers ses romans socialistes, la romancière essaye de propager une vision du mariage qui contrarie certaines idées reçues : le renforcement de l'autorité paternelle et la supériorité du mari sur sa femme par exemple. Tout en décrivant les héros et les héroïnes qui bravent finalement les préjugés du monde, George Sand recherche la manière d'être idéale de la famille et du couple, non déformée par les lois sociales et les abus de l'époque. Par conséquent, on peut dire que la présentation du mariage sacré, tel est le but des ouvrages de George Sand.

## Notes

1. Michele Hecquet, « Contrats et symboles, Essai sur l'idéalisme de George Sand », *George Sand : une œuvre multiforme, Recherches nouvelles* 2, F. van Rossum-Guyon ed., CRIN, 1991, p. 29.
2. George Sand, *Corr.*, t. V, Georges Lubin ed., Garnier, 1969, p. 457.
3. Georges Duby, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en occident, Le XIXe siècle*, Plon, 1991, p. 88.
4. George Sand, *Horace*, Nicole Courier et Thierry Bodin eds., Editions de l'Aurore, 1982, p. 92.

5. *Ibid.*, p. 94.
6. *Ibid.*, p. 206.
7. *Ibid.*, p. 211.
8. *Ibid.*, p. 165.
9. Honoré Balzac, *La Maison du chat-qui-pelote* in *La Comédie humaine*, t. I, Gallimard, 1976, p. 72.
10. Eléonore ROY-REVERZY, *La mort d'éros. La mésalliance dans le roman du second XIXe siècle*, SEDES, 1997, p. 21.
11. Honoré Balzac, *La Maison du chat-qui-pelote* in *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 69.
12. *Ibid.*, p. 69.
13. *Ibid.*, p. 74.
14. *Ibid.*, p. 77.
15. Eléonore ROY-REVERZY, *La mort d'éros. La mésalliance dans le roman du second XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 21.
16. Honoré Balzac, *La Maison du chat-qui-pelote* in *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 77.
17. Honoré Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, Bernard Pingaud ed., Gallimard, 1981, p. 129.
18. Honoré Balzac, *La Maison du chat-qui-pelote* in *La Comédie humaine*, *op. cit.*, pp. 86-87.
19. George Sand, *Horace*, *op. cit.*, p. 152.
20. *Ibid.*, p. 278.
21. Jean Nisard (1806-1888). Critique littéraire, député, académicien et directeur de l'Ecole Normale Supérieure. Quant à George Sand, il a affirmé que la haine du mariage a inspiré toute son œuvre.
22. George Sand, *Lettres d'un voyageur*, Henri Bonnet ed., GF Flammarion, 2004, pp. 314-315.
23. Honoré Balzac, *Lettres à Madame Hanska 1832-1844*, Bouquin, Robert Laffont, t.1, 1990, p. 442.
24. Dans son étude à propos des romans sandiens, Nicole Mozet consacre un chapitre à la réflexion sur l'égalité conjugale que définit George Sand. Tout en examinant la différence évidente entre les idées politiques de Sand et celles des féministes d'alors, elle remarque : « les féministes sont divisées quant à l'urgence d'obtenir les droits politiques, et on s'est souvent interrogé sur les raisons du retard français dans ce domaine. Dans son brouillon de lettre d'abord adressée « Aux membres du Comité central », mais qui très vite s'adresse directement aux femmes qui ont proposé sa candidature, c'est au nom du féminisme que Sand refuse de réclamer le droit de voter et d'être éligible tant que le statut de la femme mariée est celui d'une esclave ». Nicole Mozet, *George Sand, écrivain de romans*, Christian Pirot, 1997, p.88.
25. George Sand, *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, pp. 316-317.